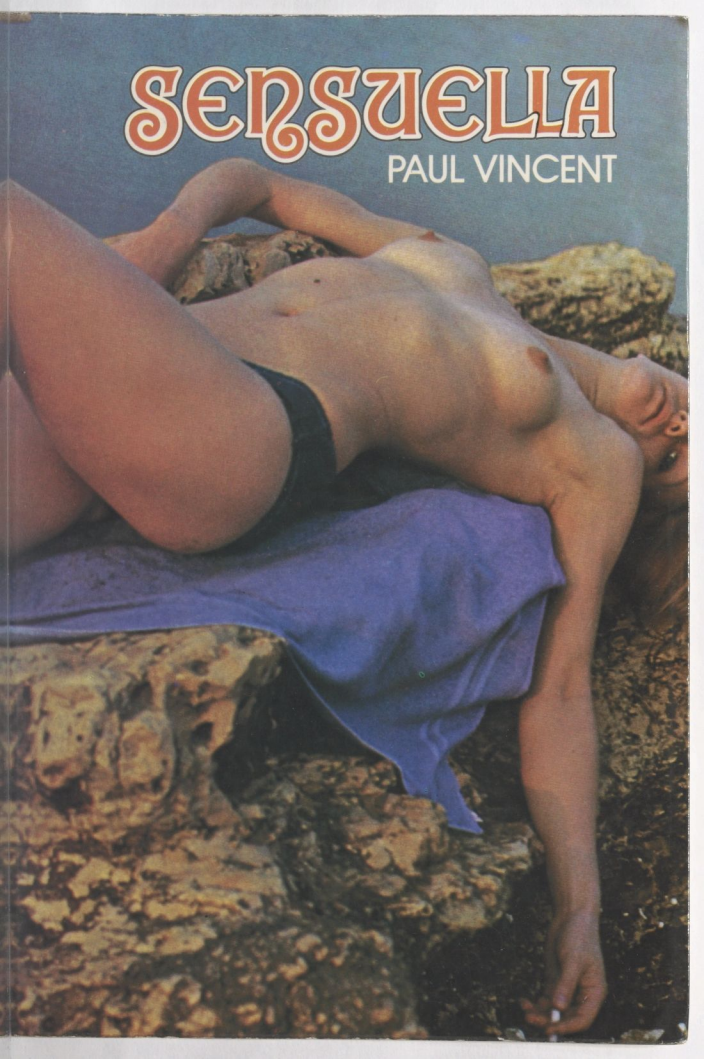
SENSUELLA

PAUL VINCENT



SENSUELLA

PAUL VINCENT

Journaliste bien connu, il a choisi de passer six mois par an en montagne, où il s'enorgueillit de faire pousser à l'état « domestique » les plus belles fleurs de montagne, de l'edelweiss au volubilis.

Il se pourrait bien qu'il ait saisi sur le vif le portrait de cette « Sensuella » devenue la reine un peu folle d'une station de sports d'hiver poussée trop vite, et que les habitués des Sports d'Hiver puissent mettre des noms sur cette galerie de portraits . . . épicés.

Paul Vicent prouve, s'il en était besoin, un étonnant phénomène de physique : à savoir que les corps brûlent mieux sous la neige !

N.C.

SENSUELLA

8°Y²
20000,
(1902)

DL--7 10 1971-20325

OUVRAGES DISPONIBLES
DANS LA COLLECTION
« BEST-SELLERS POUR ADULTES »

Penelope ASHE : *L'étrangère est arrivée nue* (44e mille).
René VARRIN : *Lolitissimo.*
MYRIAMA : *Mon nom est plaisir.*
Anja LUNDHOLM : *Le voyeur.*
Cecil SAINT-LAURENT : *Les sottises de Guillemette.*
John CLELAND : *La fille de Fanny Hill.*
Cecil SAINT-LAURENT : *Demandez-moi n'importe quoi!*
Walter VON RAVENSBERG : *Gretchen Frieda.*

PAUL VINCENT

SENSUELLA



ÉDITIONS DE LA PENSÉE MODERNE
48, rue Monsieur-le-Prince
75006 PARIS

DÉJA PARU

Chez le même éditeur :

ARRACHÉS A LA MONTAGNE.
SOUTANE NOIRE ET BÉRET ROUGE (avec le Père Jeandel).
DEBOUT LA LÉGION, prix des Vikings (avec Charles Hora).
L'AMOUR ET LES GUÉRISSEURS.
DERRIÈRE L'ÉGLISE, prix Rabelais (collection Rabelais).
CHAUDE (collection Rabelais).

Chez d'autres éditeurs :

GLANE SANS MOISSON, poèmes.
HERBES HAUTES, roman.
POMME VERTE, roman.
LA FENÊTRE (Arthaud), prix Sully-Olivier de Serres et prix Alexis Piron.
LA CHAIR FRAÎCHE, roman, Éditions de Paris-série blonde.
VICTOR HUGO ENTRE LES FEMMES ET L'AMOUR (Gallimard).
COMMENT VOLER SON PROCHAIN (Gallimard).
L'ANNIVERSAIRE, roman (Calmann-Lévy).
LE RENDEZ-VOUS DES HERBES HAUTES (Hachette), prix du roman d'amour 1973.
LE DICTIONNAIRE DE LA VIRILITÉ (Maloine).

A paraître prochainement :

LES AMOUREUX DE LA CLAIRIÈRE, roman (Hachette).
LA MONTAGNE EN 10 LEÇONS (Hachette).

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1974, by Éditions de la Pensée Moderne - Paris.
Tous droits de reproduction réservés pour tous les pays.

A Eve et Adam

I

Le reflet de sa jeune poitrine palpitait dans l'eau claire du lavoir. Mais Fernande ne prenait pas garde à l'image mouvante de son corsage, qui dansait dans le courant du soleil. Elle tordait le linge dans la grande chaleur de juillet et c'était bon. Sous sa jupe légère qui se mouillait contre le rebord du bassin, c'était un bain de bras, qu'elle prenait dès la naissance des épaules. Il la rafraîchissait jusqu'aux hanches. Elle en oubliait la chaleur qui montait, contre elle, de la terre.

Du bas du chemin, Pierre Fougeret n'avait pas honte à la voir se ployer sur la fontaine. Il avait grandi avec elle. C'était un plaisir tout naturel à regarder la blancheur des cuisses se raidir dans la pénombre haute des étoffes.

Fernande avait des jambes nerveuses et fuselées, une croupe à la fois mince et dodue qui s'animait quand la jeune fille tordait la tresse d'un drap. Un corps flexible et racé, insolite au village des Hauts-Praz, où les filles bien en chair avaient la beauté lourde.

— « La Marie a dû fauter » insinuaient les vieilles du pays. Il est vrai que la mère de Fernande était aussi ronde qu'un potiron, comme le père, Gustave Trollaz, était courtaud. Mais les mélanges de gènes n'obéissent pas aux mêmes lois que les cocktails d'alcools. Fernande avait bien été conçue dans une grange Trollaz, parce que Marie, éreintée par le ramassage du foin, s'était endormie dans la

paille. Malgré les petites jambes du père Gustave, Fernande était bien de lui.

Pierre montait lentement vers elle, sans bruit, le long du talus pour surprendre la belle fille qui se penchait ingénument sur la fraîcheur de l'eau. Dans le haut de la chair, une dentelle transparente brunissait l'orée de ses broderies.

Un instant, Fernande s'arrêta de rouler son linge sur la pierre. Elle s'amusait de voir les chatoiements de son visage, qui s'étirait sans s'enlaidir dans le miroir déformant de l'eau vive, parmi le puzzle de l'azur et des branches. Il faisait une chaleur de four à pain et c'était la solitude de la sieste dans la bourgade. Fernande déboutonna son corsage, sortit sa gorge ronde, l'aspergea de gouttes d'eau froide.

Une pierre roula sous les pas de Pierre, qui grimpait plus vite. Fernande poussa un cri. Elle n'eut pas le temps de rentrer ses seins. Déjà, Pierre bondissant, était derrière elle, tout de son long, les mains brûlantes sur les rondeurs fraîches.

— Arrête, Pierre ! On pourrait nous voir, dit Fernande.

Elle avait la pudeur que donne la crainte d'être surprise. Mais le gaillard n'était pas pressé de lâcher les fruits de sa maraude. Fernande était, pratiquement, sa fiancée. Il avait déjà des droits sur elle, d'autant plus qu'ils avaient passé leur enfance à se découvrir lentement l'un l'autre dans les herbes hautes, au sortir de l'école. Et puis, dressé contre son corps à la fois ferme et doux, le nez dans sa chevelure brune, il respirait avidement l'odeur de sa peau blanche et il avait envie de la boire comme du lait nouveau.

Mais Fernande était aussi robuste que souple. Malgré la tentation, il ne s'agissait pas de défaillir au cœur du village, même s'il avait l'air de dormir derrière les lames de ses volets. Elle se dégagea. Elle ajusta son corsage, tendit le panier à lessive :

— Tu ferais mieux de m'aider à rentrer les draps.

Résigné, Pierre entassait le linge, à demi sec déjà d'avoir été serré par une jeune poigne dans l'air flamboyant de l'été. Fernande regardait la nuque de Pierre, veloutée par les duvets et le soleil : elle se repentait de sa brusquerie. Mais la mère, immobile, les

guettait sur le seuil. Ils prirent, chacun, une anse d'osier de la panière et ils se dirigèrent vers la ferme.

A vrai dire, ce n'était plus une ferme que tenaient les Trollaz, depuis que le hameau des Hauts-Praz se « reconvertissait » en « station de ski pour milliardaires ». C'était une sorte de chaumière-hôtel assez rudimentaire qui bouleversait les snobs. Le père Trollaz, qui savait aussi bien faire le maçon que le charpentier, avait monté lui-même une cloison, pour mettre ses vaches d'un côté et ses skieurs de l'autre. Ils ne mangeaient pas aux mêmes heures, mais l'ambiance demeurait.

Les Trollaz travaillaient la terre de la vallée depuis le Moyen Age. L'été, ils avaient coutume d' enmontagner » dans les alpages des Hauts-Praz avec leurs vaches. Ils en avaient encore une quinzaine, sans parler des « génissons » des voisins qu'ils prenaient en pension pour les faire grossir. Mais avec la construction des téléskis sur la pente, le père Trollaz, qui n'avait pas besoin d'être instruit pour être intelligent, avait décidé de rester, même l'hiver, en montagne, parmi ses bêtes.

— Avec les Parisiens qui viennent ici pour patauger dans la neige, avait dit le père Trollaz, on vendra notre lait plus cher qu'à la fruitière.

Il ne s'était pas trompé. Les citadins se disputaient les tables contre la cloison, depuis que l'étable jouxtait la salle à manger. Les traumatisés du mazout prenaient leur thé en respirant, les yeux clos, les odeurs de la bouverie. Entre deux glissades dans la neige vierge, ils retrouvaient la nature sauvage. Surtout, ils étaient sensibles à l'odeur de lait bourru des « brandes », à celle de la soupe aux choux de Marie, qui était, pour eux, la promotion du potage et plus encore à l'intimité de Fernande : elle les servait, familière et proche, les bras et la gorge nus, parce qu'elle avait toujours trop chaud quand il y avait du monde dans une salle.

A force de vendre des verres de lait, le père Trollaz avait acheté une licence de café et des caquelons à fondue.

— Tu t'appelles Trollaz. Ton établissement, tu devrais l'appeler la « Pension des Trolles ». Ce n'est pas un nom couru et ce sont

des fleurs qu'on trouve partout autour de chez toi, en mai, après les gentianes, avait suggéré M. Francis Montmaur.

D'un coup d'enseigne, la ferme Trollaz était devenue la « Pension des Trolles ».

Les suggestions de M. Francis Montmaur étaient des ordres déguisés, auxquels le père de Fernande ne pouvait se dérober. En deux ans, M. Francis Montmaur était devenu « Monsieur Hauts-Praz ». A côté de lui, le maire, Augustin Lombard, était ce qu'une épicerie est à un drugstore. M. Francis Montmaur était la mairie, le cadastre, la terre.

M. Francis Montmaur était un promoteur. C'était lui qui lançait la station de ski des Hauts-Praz, en construisant les commerces, les chalets, les hôtels, en invitant à dîner les conseillers généraux du département et l'ingénieur en chef des Ponts et chaussées. C'était le dieu immobilier des alpages. Un dieu qui ne demandait qu'à s'intéresser de près aux créatures, à condition qu'elles fussent dans la fleur de l'âge. Quand il frôlait Fernande, M. Montmaur se sentait une âme de jardinier.

Malgré Georgette, son épouse jalouse, M. Montmaur avait une connaissance assez approfondie des femmes pour flairer, en Fernande, une nature d'élite qui s'ignorait.

Avec sa façon de s'offrir distraitement quand elle s'approchait pour verser un verre, elle avait des candeurs qui étaient, déjà, des roueries de fausse ingénue.

— Son Pierre n'est qu'un répétiteur de l'amour, disait Montmaur. Cette petite aurait besoin d'un professeur !

Quand il la voyait, Montmaur se sentait même la vocation d'un recteur. Il était évident, pour lui, qu'elle possédait seulement les rudiments d'un art qui ne pouvait se renouveler qu'avec des nuances.

Car Montmaur n'arrivait pas à oublier le moment où il avait surpris Fernande dans les bras de son fiancé.

C'était un jour d'été où il était allé voir une parcelle de paturage des Hauts-Praz, à acheter pour construire son hôtel « Le Grand Soleil » le premier hôtel du monde à murs escamotables — comme les lits-armoires qui se relèvent — pour bronzage intégral jusque dans les salles de bains.

Il avait entendu un bruit de lutte et de jurons dans une cabane à regain des pentes. Il avait cru à une bagarre d'hommes saouls et il s'était approché des planches.

Ç'avait été pour voir Pierre Fougère, incapable de maîtriser sa faim d'amour, écraser la bouche de Fernande. Bien que la jeune fille fût consentante, Pierre, le front buté, avait fait sauter, d'un coup, les boutonnières de la blouse. Il avait pris Fernande aux épaules comme un catcheur. Il l'avait serrée à pleins bras pour la soulever de terre, avec un han ! et lui faire toucher les épaules sur le sol. Ils étaient tombés, l'un sur l'autre, sur le ring du foin.

Un affrontement violent et bref. A peine si Montmaur avait pu entrevoir les seins de la jeune fille, blancs et pointus comme deux boules de neige jetées contre un mur et deviner la déchirure de pénombre.

Mais ce qui faisait battre le cœur de Montmaur, ce n'était pas seulement un corps docile, fait pour apprendre l'attente autant que la fureur. C'était la façon dont elle avait su s'adapter à la robustesse égoïste du mâle. Le gaillard n'avait pas pu perdre du temps en préliminaires. Il s'était contenté d'une rapide exhibition musculaire. Un enfoncement d'une brutalité magnifique, mais d'une virilité abusive. Même quand il l'avait retournée pour lui plaquer la figure dans l'herbe, Pierre avait retrouvé, d'emblée, la sève qui demeure à la source de l'adolescence. Mais Fernande n'avait dû qu'à son tempérament instinctif de rattraper Pierre in extremis, pour profiter de sa fougue et donner un peu de tendresse primitive à ce viol implacable.

Depuis, Montmaur était troublé de la frôler et il lui mettait paternellement la main sur les genoux, pour lui faire ses confidences.

Rien que de sentir cette main sur sa chair, Fernande était remuée jusque dans sa chaleur.

C'était plus une imposition sournoise qu'un attouchement. Mais Fernande pressentait le désir de Montmaur, un désir habile, patient, prêt à toutes les révélations et elle était flattée dans son espoir. Montmaur n'était pas beau. C'était un homme dans toute la force de sa quarantaine. Mais il était puissant comme un taureau

d'affaires. Il fonçait et tout devenait rouge. Montmaur avait le sex-appeal de la réussite.

Ce séducteur immobilier transformait un champ en chantier, un terrain vague en gratte-ciel et abattait un bois de sapins pour élever une forêt de planches. Montmaur avait débuté comme baroudeur de marteau-piqueur. Mais il avait été se perfectionner en Amérique et il était revenu en Napoléon de chantier.

Il mettait la même ardeur à posséder les terres que les femmes. On aurait pu construire une capitale avec les immeubles Montmaur et il avait trouvé un slogan : « *Montmaur : ville au trésor.* » Il avait breveté le chalet pivotant électroniquement selon la ronde du soleil, l'hôtel de montagne climatisé parce que « l'altitude souffre d'un manque d'oxygène » et lancé le trottoir à broderies de bitume pour les stations snobs.

Mais depuis qu'il avait connu les Hauts-Praz, au hasard d'un week-end aérien de neige, Montmaur avait une passion charnelle pour le village.

Il avait eu un coup de foudre pour les croupes doucement vallonnées des alpages. Chaque fois qu'il se payait un morceau de terre, il avait l'impression de jouir. Au seuil de l'été, les torrents avaient des crus de parfums, comme des femmes, selon les zones de fleurs qu'ils mouillaient.

A 1 800 mètres, les Hauts-Praz faisaient un face à face avec les Alpes. Des centaines de pics étaient au garde-à-vous, de la Suisse à l'Italie, devant les paturages :

— Les Hauts-Praz, disait Montmaur, c'est le mont Blanc servi sur un plateau.

En réalité, Montmaur s'était annexé une des formules qui jaillissaient de l'imagination de Jacques Chambère, le directeur de la station. Mais Chambère s'en moquait : c'était Montmaur qui payait.

Comme ses maîtresses, Montmaur avait façonné à son goût le paysage et le hameau.

Les baraques de planches inégales devenaient des chalets vernis ; les étables des fruitières, des hôtels à étoiles ; l'un avait une piscine chauffée à ciel ouvert, même en hiver. Les Hauts-Praz comptaient

un sex-shop : l' « Eden d'Adam » avec poupées gonflables « grandeur Brigitte Bardot » et salle de projections au sous-sol, deux discothèques, un salon de thé-strip-tease, un centre culturel, un music-hall : le « Travestises » animé par la Grande Irma, un ranch à poneys et deux cabarets : « Le Tire-Fesses » et « Le Champs-Elysées-Praz ».

Entre-temps, Montmaur faisait établir le tracé d'un terrain de golf alpin et espérait obtenir l'autorisation d'ouvrir un casino avec tapis blanc.

Sans doute, les troupeaux de vaches se raréfiaient-ils pour devenir folkloriques — à part le cheptel des Trollaz où l'on versait plus de lait bourru que de vin nouveau. Mais les jeunes Haut-Pradeliziens en étaient ravis : ils désertaient les fermes et préféraient les cocktails avec les skieuses de Paris à la traite des vaches.

Dans le harem immobilier de Montmaur, les Hauts-Praz étaient sa maîtresse préférée. Avec leur dénivellation de mille mètres, ses flancs se prêtaient même aux ébats des champions. La terre d'alpage se donnait pour rien. L'horizon offrait tout le sex-appeal des pics, des Grandes Jorasses au Dru. Et puis, il y avait l'animateur, Jacques Chambère, la providence des syndicats d'initiative. Avec lui, malgré la concurrence des grandes stations, Montmaur était en passe de faire, d'une bourgade de chèvres, un petit bijou de neige des Alpes. Avec ses chalets dorés aux volets gentiment fardés de rouge, ses hôtels aux lignes hardies, les Hauts-Praz avaient l'air d'un attroupement de majorettes en minijupe. C'était la plus sexy des nouvelles stations.

Certes, le vieux bourg demeurait à l'écart de la reconversion hivernale, avec sa rue tordue dans la varappe des roches, ses masures aux fenêtres étroites et ses chalets aux balcons pourris, avec le pont bombé du Chéran, son église à bulbe doré. Mais il était aussi fréquenté que la ville neuve, la cité plate aux pistes et aux hôtels futuristes. Surtout avec la « Pension des Trolles », où les vacanciers venaient voir mousser le lait et les dentelles de Fernande.

Il est vrai que Jacques Chambère avait su marier la tradition et le modernisme. C'était un Parisien qui était venu pour un mois de

convalescence et qui était là depuis deux ans. D'une faiblesse des bronches d'adolescent, il avait gardé un goût maladif pour les exercices amoureux. A cet égard, il avouait un éclectisme qui faisait honneur à ses capacités organiques. Il avouait même un faible pour les vieilles paysannes des Hauts-Praz.

Empêtrées dans leurs longues robes noires, elles ne pouvaient pas se défendre et elles avaient tellement honte, dans leur inexpérience, d'être sorties de leur apathie congénitale, qu'elles n'osaient pas se plaindre.

Cette prédilection de Chambère ne surprenait pas le médecin des Hauts-Praz :

— C'est un souvenir rentré de sa nourrice, disait le docteur Raphaël Moulin, qui avait fait une thèse sur la psychiatrie.

Mais Chambère montrait, aussi, un tel enthousiasme pour la station que Montmaur lui avait demandé de s'occuper du syndicat d'initiative des Hauts-Praz.

La fantaisie de Chambère tempérait avec bonheur le réalisme de Montmaur. De son ancien métier de voyageur de commerce, Chambère avait gardé l'ingéniosité verbale et l'imagination créatrice. Chambère se baignait dans un torrent d'idées. Des idées qui semblaient farfelues à la source et qui, à l'usage, se révélaient rentables.

Pour les femmes de la vallée, Chambère avait monté un atelier de « gadgets de ski » avec l'appui financier de Montmaur. Il s'apprêtait à inonder le marché américain de ses dernières nouveautés : les souliers à mini-chenilles pour remonter les pentes en échappant à l'attente du téléski, le casque à feux rouge et vert pour les croisements, les skis à clignotant pour les dépassements sans risque. Mais il misait surtout sur la fausse barbe à chaufferette incorporée pour avoir chaud aux joues dans les télébennes, les lunettes chauffe-oreilles — avec deux coques de plastique pour protéger les pavillons engourdis par la bise — et les lunettes chauffe-narines, avec faux nez en carton doublé en fourrure.

Chambère n'avait guère le temps de faire breveter ses multiples inventions et de surveiller la fabrication. Il fallait, avant tout, créer les Hauts-Praz, faire « surgir une station de l'avenir des pâturages

du passé » comme le clamaient les dépliants publicitaires de Chambère.

Montmaur lui laissait toute liberté pour superviser les constructions, organiser les repas d'affaires, renouveler le matériel d'essais de « l'Eden d'Adam », le sex-shop de bourgade. Chambère créait ses slogans de publicité, inventait ses échos de vedettes pour la grande presse, écrivait le bulletin bimensuel *Paris-Praz* allait à l'imprimerie, recrutait les actrices de music-hall des « travestises », les chansonniers du « Champs-Elysées-Praz » et les chanteuses de charme du « Tire-Fesses ».

Il avait institué une assurance d'hôtel-pension gratuit les jours d'hiver sans soleil. Après devis d'expert, Chambère avait fixé les normes minimales : quatre heures en décembre, quatre et demie en janvier, cinq en février, six et demie en mars, sept en avril. Un héliographe enregistrait les insolations quotidiennes. Chaque soir, à la vitre du syndicat d'initiative, Chambère faisait afficher les résultats, comme des courses hippiques.

— C'est le télex du soleil, disait Chambère.

Du coup, les visiteurs avaient afflué. Nombre d'entre eux ignoraient qu'en montagne, particulièrement aux Hauts-Praz, le soleil luisait pour tout le monde, même à la mauvaise saison. Les Parisiens ne savent pas toujours que c'est l'hiver dans la vallée où traînent les brumes, pendant que c'est le printemps en altitude, au-dessus des brouillards.

A la fin de la saison, tout le monde était satisfait : les skieurs avec le soleil, les hôteliers avec les skieurs.

— Chambère répétait Montmaur, est de taille à assurer le brouillard à Londres et le clair de lune à Maubeuge.

« Je mets la dernière main à une nouvelle assurance, disait sérieusement Chambère. L'assurance de rencontre sentimentale gratuite à tous les vacanciers seuls qui n'auront pas trouvé un flirt à leur convenance dans la semaine de leur arrivée. »

Inlassable, Chambère avait créé Radio-Hauts-Praz. La station avait disposé des récepteurs dans les chambres et les points vedettes des pistes. Une speakerine revélait le dernier comportement

de la neige avec une voix de nuit de noces, enregistrée par Chambère, après de multiples essais.

Grâce à Chambère, les Hauts-Pradeliziens étaient transformés en profondeur, autant que leur cité.

Les vieux étaient indéracinables. Ils se cramponnaient à leurs souches, à leurs fenils, à leurs regrets d'habitudes.

—Les alpages sont faits pour les vaches, pas pour les hommes, répétait la mère de Pierre Fougeret, qui aimait vivre l'été avec les troupeaux.

Mais les jeunes gens quittaient sans remords la charrue pour les skis. Ils aimaient mieux être derrière les filles que derrière les bœufs.

Robustes et adroits, bûcherons et bergers devenaient moniteurs de ski en hiver, guides de montagne en été. Avec une bourse de Montmaur, Pierre Fougeret, le plus doué, venait de sortir de l'école de moniteurs de Chamonix. Son père était ramoneur. Mais Pierre laissait rouiller le hérisson de fer et se moquait des marmottes. Il ne s'intéressait qu'aux « cheminées » des escalades.

Chambère avait monté une équipe de moniteurs de choc. Il n'avait pas eu de peine à sélectionner le recrutement. Le ski transformait les paysans en Brummell de congères. Dédaigneuses quand ils conduisaient les bœufs au labour, les Parisiennes tombaient dans les bras des jeunes dès qu'ils troquaient les baguettes de coudrier contre des bâtons de ski. Le blouson-fuseau devenait le nouveau « Sésame ouvre-toi » des pentes. Une hivernante expérimentée s'était, d'ailleurs, cassé une jambe en faisant du ski érotique avec un moniteur.

Même Pascal Flamand, le bossu qu'on appelait « le Martien » quand il mettait un casque pour dévaler les pentes, avait ses chances. Il avait séduit une habituée sur le retour. Elle avait l'impression de jouer avec une tortue des Muscareignes et elle disait, en le touchant :

— Ça me portera bonheur !

Depuis, les filles du pays, qui faisaient la petite bouche quand les garçons les serraient de près, se laissaient embrasser à pleines lèvres.

Pour stimuler son équipe de moniteurs, Chambère avait trouvé

un allié : l'abbé Luc Pannevit, curé des Hauts-Praz. C'était un jeune prêtre mystique qui avait autant de foi dans la montagne qu'en Dieu. Chaque dimanche, il disait sa messe sur un sommet différent et ses offices du 15 août étaient célèbres : des vêpres sur le dôme du Goûter suivaient sa grande messe du refuge Vallot, sous le mont Blanc. Montmaur lui construisait une chapelle partout où il inaugurait une « première » eucharistique.

Ses moniteurs de ski, Chambère les choisissait autant pour leurs qualités physiques que professionnelles :

— Je veux que vous soyez les play-boys des neiges. Vous devez être, aussi, des Casanova d'après-ski, répétait Chambère, qui préparait en secret un commando de monitrices.

Avec Pierre Fougeret, Chambère comptait, surtout, sur Raymond Verdevant et Francis Pionnet.

— Raymond ? Il ferait l'amour sur une crête, dans une tempête de neige ! s'exclamait Chambère, avec une arrière-pensée de jalousie.

Pendant près de dix ans, Verdevant avait été bûcheron d'hiver. Il avait abattu les sapins dans la glace, jusqu'à 1 600 mètres, couchant dans le foin des baraquements, avec, pour toute compagnie, un tonneau de pollenta et une bonbonne d'eau-de-vie.

Verdevant ne sentait pas le froid. Lors des fêtes de ski nocturnes aux flambeaux, il était capable de skier en minislip, comme un dieu des avalanches.

Par une ironie du sort, ses deux frères se réchauffaient en aménageant des installations de chauffage central à Paris.

Quant à Francis Pionnet, blond aux yeux bleus, c'était un voyou distingué, flegmatique, qui faisait défaillir les femmes quand elles l'évoquaient, seules, dans leur lit. Il était le responsable des grands frissons clandestins de ces esseulées, que Chambère appelait les « guitaristes du solo ».

La plupart de ses admiratrices se seraient contentées d'une nuit de plaisir. Il en était, pourtant, une qui exigeait beaucoup plus : une nuit de noces.

C'était Edwige Graham, la fille du roi américain de la lessive Schpounz.

La fortune de son père lui donnait toutes les audaces et tous les pouvoirs. On n'avait jamais songé à lui refuser quelque chose. Du reste, c'était impossible. On sait bien que l'argent ouvre toutes les portes et que c'est grâce à lui que les cosmonautes ont décroché la lune. Même quand Edwige avait voulu s'offrir le petit cireur noir de l'hôtel « Long Soleil » pour l'anniversaire de ses vingt ans, on avait fermé les yeux. Graham l'avait fait repartir, le lendemain, en avion, pour l'Afrique Noire :

— Vous y fonderez une succursale Schpounz : « La lessive qui fait blanc — même les Noirs. »

Mais pour la première fois de sa vie, la blonde Edwige essuyait un échec : Francis Pionnet l'évitait avec application.

Le père Graham, qui avait l'orgueil des self-made-men, avait fait, du revers de sa fille, une question personnelle. En vain, il avait proposé un cachet de vedette à Francis pour une leçon de ski de nuit à sa fille. Francis avait même refusé un paquet d'actions Schpounz aussi épais qu'une double boîte de détersif.

— Enfin, je n'y comprends rien ! Même ma fille, elle est une bonne affaire. Est-ce que ce garçon ne serait pas du « soufflet » ? disait Graham à Chambère, dans son français approximatif.

— Pensez-vous ! C'est moi qui console toutes celles qu'il séduit. Je ne comprends plus.

A force de poursuivre Francis Pionnet au-delà des pistes de ski, Edwige était devenue championne de fond.

Dès qu'elle regardait Francis, Edwige avait l'air de se noyer. Elle n'en dormait plus ou elle faisait des rêves imparfaits, qui la fatiguaient plus que l'insomnie.

C'était, pourtant, une jolie fille frémissante — le genre « saule rieur ». Elle vibrait au moindre vent de la tentation et dans son emportement, confondait provisoirement le désir avec l'amour. Elle se savait audacieuse et tirait un surcroît d'agrément de sa témérité : elle se plaisait à défier l'outrance et la démesure exaltait ses sources de volupté. La jeune milliardaire était ainsi parvenue à détourner un pirate en transit à Orly et à faire oublier le petit livre rouge à un adorateur de Mao.

Un jour, elle n'y tint plus. Francis s'était isolé au-delà des

pistes. Il avait gardé, de ses ancêtres, le culte secret de la sauvagerie. Il rôdait dans la neige à la recherche de la solitude, comme un renard en quête d'une belette blanche.

Francis, ce matin-là, avait planté ses skis dans la neige. Assis dans la lumière, il écoutait le léger crissement des étoiles blanches au soleil.

Edwige l'avait suivi à la jumelle. Elle arriva derrière lui et dans une glissade douce, se laissa aller contre lui.

Edwige était à peine oppressée par sa course. Il allait être midi. L'air était doux comme pour une « première » précoce du printemps. La neige avait l'air chaude ; elle ondulait sous le ciel bleu, avec une profondeur de laine.

Dans un sourire angélique qui excusait les pires hardiesses, Edwige se pencha sur Francis, frôla la fermeture éclair de son fuseau, l'embrassa longuement, en le cachant dans l'or épars de sa chevelure et puis, elle s'allongea sur sa tiédeur, d'un mouvement enveloppant plein d'adroite lenteur.

Sans qu'il eût à bouger, en le tenant par les bras, elle avait commencé sa danse secrète, en balbutiant une mélopée de « chéri ».

Francis avait été tellement surpris par cette créature tombée du ciel qu'il se laissait envahir par l'immense effleurement. Sa volonté fondait goutte à goutte, comme la glace d'une fontaine. Muet, il regardait, au-dessus de lui, le fin visage auréolé de chevelure claire devenir impérieux dans le laiteux de l'azur.

Il ne sentait plus le froid de l'hiver sous sa vareuse de ski. Edwige palpitait sur lui, comme un oiseau de conte de fée. Par instants, elle entrouvrait les ailes de sa cape, pour le protéger et le capter et il devinait un corps d'une aérienne minceur. Il sentait à peine son poids. Elle planait au-dessus de lui, avec de légers trous d'air qui la tenaient mobile et des frémissements qui s'arrêtaient au bord de l'envol.

Malgré son envie de céder, Francis s'était raidi. Il ne voulait pas qu'elle se mît à battre des ailes sur lui, avec des gazouillis indistincts comme une bergeronnette blessée. Il n'avait dû qu'à son dernier sursaut de sang-froid de retenir son affolement sanguin. Il

était parvenu à s'échapper de sa tendre cellule, à fuir en la rejetant, pantelante, sur la neige, à sauter sur ses skis vers les pistes.

— Mais mon vieux, tu es complètement dingue ! lui avait dit Chambère, quand Francis lui avait raconté, en détail, son viol de la neige. Tu risques de nous faire perdre les meilleurs clients des Hauts-Praz. Tu sais très bien que Graham veut louer le dôme du mont Blanc pour faire sa publicité sur la blancheur Schpounz. Et puis, franchement, Edwige méritait plus.

Alors, Francis Pionnet avait tout avoué :

— Vous avez raison, monsieur Chambère, j'aurais dû avoir un bon mouvement. Mais qu'est-ce que vous voulez, moi, je n'ai que mon physique pour réussir. La beauté, ça vaut l'intelligence ou l'instruction, non ? Quand j'étais gosse, je fêtais la Noël avec une orange. Il faut que je m'arrange pour échanger mon sex-appeal contre une orangeraie. Mon affaire à moi, ce n'est pas Schpounz, c'est Edwige. Si je veux la mener à la mairie, je dois lui faire tirer la langue. Sinon, elle me balancera au vide-ordures dès qu'elle se sera servi de moi.

— Alors, c'est pour ça, tu ne tiens pas à te galvauder. Tu joues au romantique de la solitude. Eh bien, tu risques de perdre. Tu as cru aller trop près. Tu as été trop loin. Ces filles-là, dans ta situation, on les a un jour. Jamais pour la vie. Le père Graham ne tient pas à donner son Schpounz au premier venu.

— On verra, murmura Francis.

— C'est tout vu ! Tu as fait un mauvais calcul.

Chambère avait raison.

Choquée par sa frustration, Edwige n'avait pu moins faire qu'une dépression nerveuse. Après une cure de sommeil dans une clinique d'hibernation, elle avait complètement oublié Francis Pionnet. Contre la poitrine de son camarade Raymond Verdevant.

Raymond s'était montré moins réticent. Depuis, pour les fêtes de nuit de la neige, il ouvrait la descente des skieurs aux flambeaux avec Schpounz sur son slip.

C'était une bonne réclame pour les Hauts-Praz. Chambère était ravi. Il mettait, d'ailleurs, la neige à toutes les sauces. Son concours de « saut en minijupe » avait amené peu de concurrentes, sauf un

groupe de Suédoises. Mais le « slalom parallèle du couple » avait du succès. Moins, toutefois, que le concours de l' « Apollon et de la Vénus des neiges ». Il se terminait par une orgie mythologique dans la salle des fêtes de la mairie transformée en Capitole, sous les ordres d'un Jupiter impétueux et d'une Junon aussi peu jalouse que possible.

Mais le clou de la saison était l'élection du « Couple des Neiges », un couple voué à une vie en commun éphémère ; les gagnants étaient, déjà, accouplés généralement par l'état civil. La station leur offrait une petite lune de miel sans les embarrasser d'un livret de famille. Les heureux lauréats étaient choisis parmi ceux dont la réputation amoureuse était la plus facilement prouvée. La compétition était ardemment disputée, en présence de témoins bénévoles.

Chambère cherchait à doubler cette élection du « Couple des Neiges » provisoire par un vrai mariage d'amour, le mariage des « Adam et Eve de la neige » :

— Il faudrait qu'un de nos moniteurs du pays épouse une de nos hôtesses d'accueil, avait-il suggéré à Montmaur. Si vous offrez la dot, nous ne manquerons pas de candidats. La presse de Paris s'attendrira sur le premier mariage né vraiment dans la neige entre un Adam d'école de ski et une Eve de syndicat d'initiative. Elle passera des photos sur ce fait divers attendrissant et ça nous fera une publicité gratuite de première bourre !

Si les moniteurs comme Fougeret ou Verdevant symbolisaient le dynamisme de la station nouvelle, les hôtesses d'accueil représentaient tout son charme.

— Ça ferait le couple idéal : celui du moniteur play-boy et de l'hôtesse sexy, insistait Chambère. Il ne nous resterait qu'à leur offrir un carnet — blanc — dans *le Figaro*.

Elles étaient trois hôtesses d'accueil aux Hauts-Praz : Fernande Trollaz, la préférée, qui était chargée des relations publiques et à qui l'on faisait appel dans les grandes occasions, Adèle Chautagne qui avait gardé, de son enfance de bergère, l'habitude de tricoter des bas en toute circonstance et Anne-Marie Serrières, une brune veloutée et pulpeuse comme une pêche.

Même avec, en dot, un appartement conjugal Montmaur dans la station, Fernande refusait d'être, avec Pierre Fougeret, l'héroïne du couple « Adam et Eve de la neige ». L'expérience de la grange au foin l'avait mise à rebrousse-poil. Mais surtout pour Fernande, l'amour était une vocation sexuelle, qui avait besoin de se manifester en toute liberté. Elle n'était qu'une apprentie qui avait besoin de changer souvent de patrons pour se perfectionner.

Mais Adèle Chautagne et Anne-Marie Serrières étaient tout disposées à épouser Francis ou Raymond.

— On sait bien que les skieurs de Paris viennent pour la « glisse » et pas pour la piste ! disait Adèle, qui savait à quoi s'en tenir.

Les hôtesses d'accueil des Hauts-Praz étaient, d'ailleurs, charmantes en uniforme. Chambère savait bien que les stations dans le vent se mettaient à habillet leurs hôtesses comme des cover-girls. Celles du Corbier étaient bottées par Pierre d'Alby et vêtues par Daniel Hechter. A Isola 2000, elles recevaient un blouson jaune poussin et un pantalon bleu Côte d'Azur. Chambère avait voulu que le corps d'hôtesses des Hauts-Praz fût sexy.

— Tu devrais me trouver un uniforme d'hôtesse, dit Chambère à un ami de Montmaur, Patrice Mabre, le grand couturier, qui avait des salons faubourg Saint-Honoré et une boutique d'hiver aux Hauts-Praz : « Le nid de pulls. »

Patrice Mabre préférait se spécialiser dans le prêt-à-porter masculin, où il se taillait un beau succès. C'est lui qui avait lancé, entre autres, le « mini grimpant » à fourreau pour adolescents.

Il avait la réputation de coucher avec tous ses mannequins, des mannequins en bois ou en matière plastique à visage de vedettes de cinéma, « pour prendre leurs mesures ». Mais il avait ce don des antiféminins de savoir habiller les femmes, et les élégantes se disputaient ses créations. Les épouses d'officiers au long cours se procuraient même, au « sex-shop » le magasin spécialisé du quartier de la Madeleine, un compagnon discipliné que Patrice avait destiné à ses confrères. Il se mettait facilement au garde-à-vous. C'était un mousse gonflable.

Huit jours après la suggestion de Chambère, Patrice Mabre venait

montrer son modèle d'uniforme pour les hôtesses d'accueil des Hauts-Praz.

Il fit l'unanimité du comité directeur.

C'était un uniforme strict : blouson rouge et fuseau noir.

— Le rouge et le noir, expliqua Mabre. Dans ma collection, ce sera l'ensemble « Stendhal ».

Sur sa lancée, Mabre avait, aussi, dessiné un uniforme pour l'équipe des majorettes, que Chambère rêvait de recruter parmi les écolières des Hauts-Praz :

— Il faut que la montagne, elle aussi, ait ses petits poulbots, disait Chambère.

A l'heure de la récréation, il venait examiner ses futures élèves sur toutes les coutures. Il regardait les petits ballons de leur derrière rebondir, quand elles jouaient à la marelle.

— Il faudra que je les appelle les « minorettes », se disait Chambère.

— Il ne faut pas leur donner une jupette, dit Patrice. Ce serait indécent. Il n'y a plus que la quasi-nudité qui ne soit pas obscène, surtout chez les enfants. Vos petites protégées, je les verrais en feuille de vigne rouge à dentelle noire. Je leur propose le « slip minette ».

Quand la Grande Irma rencontra Fernande en rouge et noir stendhalien, elle ne put s'empêcher de vérifier la qualité du tissu.

— C'est souple et résistant, dit-elle, en palpant longuement le blouson rouge.

Fernande la laissait faire. Elle n'éprouvait aucun plaisir, si ce n'est un léger trouble, à se faire bougeotter les bouts de seins par une main de femme. Mais elle aimait trop la vie pour ne pas être indulgente. Pour qu'on lui pardonnât tout, Fernande, inconsciemment, excusait n'importe quoi chez les autres. Ce n'était pas pour rien que Chambère l'avait surnommée, gentiment, « Sensuella ».

Les vieux des Hauts-Praz ignoraient l'existence des faux Adam et des fausses Eve. Ce qu'on leur disait au sujet des mœurs de la Grande Irma et du spectacle de doublures des « Travestises » les sidérait plus que la conquête de la lune. Ils n'avaient jamais eu de Sapho bovine.

— Eh bien quoi, leur disait Fernande, la Grande Irma, c'est une gousse !

Ils ne comprenaient pas pourquoi Fernande comparait la Grande Irma à une tête d'ail.

Rien ne prédestinait la Grande Irma à ce renversement des valeurs. C'était le fruit d'une ouvrière agricole et d'un bûcheron. Mais le père était mort, écrasé par le sapin qu'il abattait. Ç'avait été la misère à la maison. Une dame patronnesse de Chamonix, au caractère autoritaire, s'était intéressée à Irma alors qu'elle avait quinze ans. Elle lui avait appris l'art de se passer de nourrice. Elle l'avait formée.

Chez sa mère, veuve avec trois enfants, Irma ne mangeait pas à sa faim tous les jours. La mère Trollaz lui donnait un bol de soupe et un morceau de cochon quand elle venait garder la petite Fernande, sa cadette de près de dix ans. La Grande Irma s'était attachée à la fillette. Elle s'était occupée de sa toilette et l'avait caressée en la bordant :

— Je n'ai jamais eu de jouet quand j'étais petite, disait la Grande Irma. Tu es ma poupée.

Irma avait poussé comme du chanvre. Son corps semblait passé en contrebande à la frontière des sexes. Elle était élancée, avec des épaules larges, des jambes sans mollet et des grands yeux sombres dont le feu noir attirait même les hommes. Elle n'avait pas de seins, mais une poitrine plate d'éphèbe. Un garçon à peine manqué. Il lui en était resté quelque chose.

Fernande n'avait gardé aucun souvenir durable de ses attouchements. Mais elle avait été influencée, à son insu, par la tendresse abusive de la Grande Irma. Elle avait oublié le temps où la Grande Irma la lavait avec des baisers. Mais elle se livrait à elle, moralement. C'était le grand abandon des confidences. C'était son salut, son « tuyau d'échappement » comme elle disait ingénument.

La Grande Irma avait une odeur qui lui donnait, non pas une répulsion, mais une méfiance, une odeur de plantes amères, d'amours inconnues. Mais elle était restée l'amie d'enfance à qui